



LE NOM DE DIEU CHEZ BLANCHOT

Chez Blanchot, le nom de Dieu n'est pas simplement absent. Il fuit et pourtant revient, est tour à tour fermement éloigné puis évoqué dans son éloignement même. Il ne désigne pas une existence mais la nomination d'un absentement du sens.

*** Jean-Luc Nancy est philosophe, professeur émérite à l'Université de Strasbourg II. Il a publié *La Communauté désœuvrée* (éd. Bourgois, 1986), auquel répondra, en 1988, *La Communauté inavouable de Maurice Blanchot. Derniers ouvrages parus : A l'Ecoute* (éd. Galilée, 2002) et *Au fond des images* (éd. Galilée, 2003). Thomas Regnier**

Ce titre n'est pas une provocation, pas plus qu'il ne couvre une entreprise insidieuse de captation. Il ne s'agit pas de chercher à faire glisser Blanchot du côté de cette nouvelle correction (donc indécence) politique qui prend la forme d'un « retour vers la religion », aussi infirme et aussi insipide que tous les « retours ».

Il s'agit seulement de considérer ceci : la pensée de Blanchot est assez exigeante, vigilante, inquiète et en alerte, pour ne pas avoir cru devoir se tenir à ce qui s'imposa, de son temps, comme une correction athée ou comme un bon ton de profession antireligieuse. Ce n'est pas, pour autant, que cette pensée soit restée prise, à quelque titre que ce soit, dans une profession ou dans une confession de sens inverse. Blanchot, assurément, affirme un athéisme, mais ne l'affirme que pour mieux conduire vers la nécessité de congédier ensemble et dos à dos l'athéisme aussi bien que le théisme.

(Cela se passe dans un texte majeur de *L'Entretien infini*, où l'athéisme est associé à l'écriture. Je vais y revenir, sans pourtant citer ni analyser ce texte, pas plus qu'aucun autre : dans l'espace et dans le contexte de ce billet, il n'est pas question d'entreprendre une analyse. Je me contente d'allusions à quelques topoi blanchotiens afin d'esquisser une direction pour un travail qui viendra plus tard.)

Ecarter ensemble l'athéisme et le théisme, c'est considérer avant tout le point par

lequel l'athéisme de l'Occident (ou le double athéisme du monothéisme : celui qu'il suscite et celui qu'il recèle) n'a jusqu'ici jamais opposé ou substitué à Dieu autre chose qu'une autre figure, instance ou Idée de la ponctuation suprême d'un sens : d'une fin, d'un bien, d'une parousie - c'est-à-dire d'une présence accomplie, et singulièrement la présence de l'homme. C'est pour cette raison même que l'association de l'athéisme à l'écriture - association provisoire et préalable à la déposition conjointe des prétentions théistes et athées - a pour enjeu d'entraîner l'athéisme du côté d'un absentement du sens dont il est vrai que jusqu'ici ne fut capable aucune figure notable de l'athéisme (sinon pour une part cette figure, si proche de Blanchot, de l'athéologie de Bataille - dont je ne dirai rien de plus ici).

Le « sens absent », cette expression quelquefois risquée par Blanchot, ne désigne pas un sens dont l'essence, ou la vérité, se trouverait dans l'absence. Cette dernière, en effet, se transformerait ipso facto en un mode de la présence non moins consistant que la présence la plus assurée, la plus étante. Mais un « sens absent » fait sens dans et par son absentement même, en sorte que pour finir... il n'en finit pas de ne pas « faire sens ». C'est ainsi que l'« écriture » désigne chez Blanchot - et dans cette communauté de pensée qui le lie tout ensemble à Bataille et Adorno, à Barthes et Derrida - le mouvement d'exposition à cette fuite du sens qui retire au « sens » la signification pour lui donner le sens même de cette fuite - un élan, une ouverture, une exposition inlassable qui par conséquent ne « fuit » même pas, qui fuit la fuite aussi bien que la présence. Ni le nihilisme, ni l'idolâtrie d'un signifié (et/ou d'un signifiant). Voilà l'enjeu d'un « athéisme » qui par conséquent se doit de se retirer à lui-même la position de la négation qu'il profère et l'assurance de toute espèce de présence substitutive à celle de Dieu - c'est-à-dire à celle du signifiant de l'absolue signification ou significabilité. 6

Or il se trouve que si le texte de Blanchot est exempt de tout intérêt pour la religion (en dehors du fait qu'une culture chrétienne et précisément catholique transparait ici ou là de manière remarquable, ce qui devra être examiné plus tard), en revanche le nom de Dieu n'en est pas simplement absent : précisément, on pourrait affirmer qu'il tient dans ce texte la place très particulière d'un nom qui fuit et qui pourtant revient, qui se trouve tour à tour (peu fréquemment, mais assez pour qu'on le remarque) fermement éloigné puis évoqué dans son éloignement même comme le lieu ou comme l'indice d'une forme d'intrigue de l'absentement du sens. 7

(Encore une fois, s'il est tout à fait exclu d'entrer ici dans les textes, je suggère simplement qu'on relise rapidement aussi bien Thomas l'obscur - première et seconde version - que L'Entretien infini et L'Écriture du désastre ou bien Le Dernier à parler pour y vérifier de manière au moins formelle la présence du nom de Dieu - parfois même seulement latente - et les aspects manifestement divers, 8

complexes, voire énigmatiques de son rôle ou de sa teneur.)

Si le nom de Dieu vient au lieu d'un absentement du sens, ou comme dans la ligne de fuite et dans la perspective à la fois infinie et sans profondeur de champ de cette même ligne de fuite, c'est avant tout que ce nom ne concerne pas une existence, mais précisément la nomination - qui ne serait pas la désignation, ni la signification - de cet absentement. Il n'y a donc, à ce titre, aucune « question de Dieu » qui devrait venir se poser comme la question rituelle de l'existence ou de la non-existence d'un étant suprême. Pareille question s'annule d'elle-même (on le sait depuis Kant, en fait depuis bien avant lui) puisqu'un étant suprême devrait encore se trouver redevable de son être ou de l'être même à quelque instance ou à quelque puissance (termes évidemment très impropres) impossible à ranger dans l'ordre des étants. 9

C'est pourquoi le don le plus précieux de la philosophie consiste pour Blanchot non pas même dans une opération de négation de l'existence de Dieu, mais dans un simple évanouissement, dans une dissipation de cette existence. La pensée ne pense qu'à partir de là. 10

Blanchot ne pose donc ni n'autorise aucune « question de Dieu », mais en outre il pose et il sait que cette question ne se pose pas. Ce qui veut dire qu'elle n'est pas une question, et qu'elle ne répond pas au schème de la demande d'une assignation dans l'être (« qu'est-ce que ? » ou « y a-t-il ? »). Dieu n'est pas justiciable d'une question. Cela ne veut pas dire qu'il relève d'une affirmation qui répondrait d'avance à la question. Et pas non plus d'une négation. Ce n'est pas qu'il y a ou qu'il n'y a pas de Dieu. C'est, bien différemment, qu'il y a ou plutôt qu'il se prononce le nom de Dieu. Ce nom répond à une déposition de la question, qu'elle soit question de l'être (quoi ?), question de l'origine (par quoi ?) ou question du sens (pour quoi ?). Si toute question vise un « quoi », un quelque chose, le nom de Dieu répondrait à l'ordre, au registre ou à la modalité de ce qui n'est ou bien de ce qui n'a aucune chose. 11

En ce sens, d'ailleurs, ce nom côtoie parfois chez Blanchot des mots comme « être » (tel que repris de Heidegger) ou de « neutre ». Pour eux non plus, la question n'est pas à poser, car elle est déjà, en eux, déposée. Mais ce sont des mots (des concepts) tandis que « Dieu » est un nom (sans concept). Le nom de Dieu doit donc représenter ici autre chose qu'un concept, et plus précisément il doit porter et aiguïser un trait propre au nom comme tel : à l'extrémité et à l'exténuation de la signification. 12

Il en va donc sans doute de ce nom comme de celui de Thomas, qu'on pourrait qualifier de héros éponyme de l'écriture blanchotienne. Dans le récit intitulé 13

Thomas l'obscur, récit au cours duquel le nom de Dieu apparaît et opère à plusieurs reprises, le nom de Thomas se trouve parfois désigné comme « le mot Thomas ». Le mot *thauma* en grec signifie la merveille, le prodige, le miracle. En tant que concept, « Thomas » présente le miracle ou le mystère du nom en tant que nom.

Le nom de Dieu est dit par Blanchot, à l'occasion, « trop imposant ». Cette qualification mêlée de crainte ou de révérence ouvre sur deux interprétations. Ou bien ce nom en impose trop parce qu'il prétend imposer et s'imposer comme la clef de voûte d'un système entier du sens, ou bien il est majestueux et redoutable à la mesure de ce qu'il révèle de la non signifiante des noms. Dans le second cas, ce nom nomme une puissance souveraine du nom par laquelle il est fait signe - ce qui diffère en tout de signifier - vers cet absentement du sens tel qu'aucune absence n'y peut venir suppléer une présence supposée perdue ou récusée. « Dieu » ne nommerait alors ni le Dieu sujet du sens, ni la négation de ce dernier en faveur d'un autre sujet du sens ou bien du non-sens. « Dieu » nommerait cela - celui ou celle - qui dans le nom échappe à la nomination elle-même pour autant que celle-ci peut toujours confiner au sens. A ce compte ce nom dé-nommerait le nom en général, tout en persistant à nommer, c'est-à-dire à appeler. Ce qui est appelé et vers quoi il est appelé n'est à aucun égard d'un autre ordre que cela que Blanchot désigne à l'occasion comme « le vide du ciel ». Mais l'appel à ce vide et en lui met dans ce nom une sorte de ponctuation ultime - cependant sans dernier mot... - à cet abandon du sens qui forme aussi bien la vérité d'un abandon au sens en tant que ce dernier s'exécède. Le nom de Dieu signifierait ou proférerait cet appel.

Au couplage de l'athéisme et de l'écriture Blanchot conjoint, dans le même texte et dans le même titre, celui de l'humanisme et du cri. L'humanisme du cri serait l'humanisme abandonnant toute idolâtrie de l'homme et toute anthropothéologie. S'il n'est pas exactement sur le registre de l'écriture, il n'est pas non plus sur celui du discours - mais il crie. Précisément « il crie dans le désert », écrit Blanchot. Ce n'est pas un hasard qui lui fait ainsi reprendre une formule insigne du prophétisme biblique. Le prophète est celui qui parle pour Dieu et de Dieu, celui qui annonce aux autres l'appel et le rappel de Dieu. Nul retour à la religion ne s'insinue de cette manière : bien plutôt tente de s'extraire de l'héritage monothéiste son trait essentiel et essentiellement non religieux, le trait d'un athéisme ou de ce qu'on pourrait nommer un absentéisme au-delà de toute position d'un objet de croyance ou d'incroyance. Presque malgré lui et comme sur la limite extrême de son texte, Blanchot n'a pas cédé sur le nom de Dieu - sur l'inacceptable nom de Dieu - car il a su qu'il fallait encore nommer l'appel innommable, l'appel interminable à l'innommation.

* Jean-Luc Nancy est philosophe, professeur émérite à l'Université de Strasbourg

II. Il a publié *La Communauté désœuvrée* (éd. Bourgois, 1986), auquel répondra, en 1988, *La Communauté inavouable* de Maurice Blanchot. Derniers ouvrages parus : *A l'Ecoute* (éd. Galilée, 2002) et *Au fond des images* (éd. Galilée, 2003). Thomas Regnier

BIBLIOGRAPHIE

L'essentiel de l'oeuvre de Maurice Blanchot est disponible chez Gallimard, dont publiés en 2002, *La Folie du jour* et *L'Instant de ma mort*, repris à Fata Morgana. Un certain nombre de titres ont été repris en collection de poche, le dernier en date étant *Une voix venue d'ailleurs* (2002), regroupant de courts essais sur des Forêts, Bataille, Celan et Foucault. Outre Henri Michaux et le refus de l'enfermement, Farrago (anciennement Fourbis) a édité, en 1996, *Les Intellectuels en question* et *Pour l'amitié : deux courts textes*, d'une grande simplicité de style, sur l'expérience et l'amitié politiques.

Ceux qui souhaitent approfondir leur connaissance de l'oeuvre comme de l'homme pourront se reporter à un certain nombre d'ouvrages critiques. On citera, par ordre chronologique, *Sur Maurice Blanchot* d'Emmanuel Lévinas, recueil de quatre textes traitant notamment du rapport ambivalent de Blanchot à la philosophie. *La Pensée du dehors* (Fata Morgana, 1986) traite d'une « passion intellectuelle » commune à Foucault et à Blanchot : la folie. Les ouvrages de Jacques Derrida, *Parages* (Galilée, 1986) et *Demeure - Maurice Blanchot* (Galilée, 1998), portant sur *L'Instant de ma mort* et le rapport de Blanchot à l'autobiographie. *Blanchot, Extreme Contemporary* (Routledge, London-New York) de Leslie Hill étudie l'oeuvre sur son double versant politique et philosophique. Il faut compter également compter avec *Maurice Blanchot partenaire invisible* (Champ Vallon, 1996), première biographie en date due à Christophe Bident.

Signalons aussi un site dédié à Blanchot : www.mauriceblanchot.net

Créé début juillet 2003 par Eric Hoppenot et Parahm Shaharjerdi, ce site se propose de recenser toutes les informations sur son oeuvre, la questionner, établir un dialogue avec les autres oeuvres... Encore en construction, il fournit déjà une sérieuse bibliographie, des liens avec d'autres sites bien repérés, une liste de diffusion, et annonce les manifestations et parutions à venir autour de Blanchot. Un colloque international en ligne est programmé pour ce mois sur « L'oeuvre du féminin dans l'écriture de Blanchot » auquel chacun est invité à participer.

Vient de paraître

Ecrits politiques 1958-1993 (Lignes / Léo Scheer) est un ensemble de textes politiques inédits de Blanchot, choisis par Michel Surya. Actes du colloque

international qui s'était tenu à l'Université de Jussieu Paris VII en mars 2003, Blanchot, récits critiques (Farrago / Leo Scheer), prévus pour octobre 2003, réunissent notamment les textes de Jacques Derrida, de Jean-Luc Nancy, de Philippe Lacoue-Labarthe ainsi que de Leslie Hill et de Christophe Bident. François Dominique publie, aux éditions Virgile (15, rue Bachelier, 21121 Fontaine-les-Dijon), un court texte intitulé Maurice Blanchot premier témoin, portant sur sa lecture bouleversée du Dernier Homme.

Thomas Regnier

NOTES

* Jean-Luc Nancy est philosophe, professeur émérite à l'Université de Strasbourg II. Il a publié *La Communauté désœuvrée* (éd. Bourgois, 1986), auquel répondra, en 1988, *La Communauté inavouable* de Maurice Blanchot. Derniers ouvrages parus : *A l'Ecoute* (éd. Galilée, 2002) et *Au fond des images* (éd. Galilée, 2003). Thomas Regnier

© 2003 Le Magazine Littéraire. Tous droits réservés.

 news·20031001·SML·42406601